



# MOSSET FA TEMPS

**SOUVENIRS D' ENFANT, D' ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN**

**PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS**

**ENFANT DE MOSSET (6ème partie)**

Ce nouvel épisode nous entraîne à grands pas vers ce qui aurait dû être la "Der des ders", la Grande Guerre... celle qui devait, malheureusement, générer des millions de victimes et plus de 50 mois de souffrances, de peur mais aussi d'héroïsme et d'amitié véritable chez les rescapés, ces jeunes hommes partis, d'après J.J Ruffiandis, quasiment "la fleur au fusil".

*"Je ne dirais pas que nous étions joyeux de voir la guerre proche, ce serait mentir ; mais nulle part je ne vis sur les visages la morne stupeur et l'effroi intense que fait naître l'approche d'un terrible malheur."*

Ces 4 années qui séparent notre ex petit Mossétan de cette Première Boucherie Mondiale vont, heureusement pour lui, être des "années de rêve".

Après son installation dans son nouveau et modeste "logement de fonction", il va connaître la vie "d'avant", celle où l'institut avait sa place, certes modeste (un strapontin dirons-nous !), au milieu des "notables" villageois, édiles et propriétaires, celle où le petit gibier abondait, où l'on pouvait déguster, au risque d'attraper "la goutte", bécasses faisandées et garennes à la broche...

Jacques Joseph va enfin connaître l'Amour avec Jeanne, la fille unique de son directeur tout en poursuivant avec sa foi d'autodidacte talentueux, ses études musicales. A ce sujet, aurait-il apprécié Opéra Mosset et Albert son Initiateur ? Je gage que Oui !

Place à ces quatre années de rêve qui ont, plus que jamais, des parfums de Daudet et de Pagnol :

## LES ANNEES HEUREUSES

D' Octobre 1910 à Août 1914 s'écoulent pour moi quatre années heureuses, quatre années de rêve. Le 30 Septembre j'arrivai à Canet accompagné d'un charretton portant les modestes meubles que j'avais achetés d'occasion : un lit pliant, une table, quatre chaises, un fauteuil ancien et une haute armoire vitrée qui me servait de bibliothèque, je dois mentionner aussi mon violon dans son vieil étui noir ; une malle renfermant mon linge complétait ce modeste mobilier de débutant.

Pendant que je coltinai moi-même toutes ces diverses pièces, je croisai dans l'escalier de l'école, en m'excusant, une jeune fille qui venait de la messe sans doute ; je la suivis des yeux jusqu'à la porte du logement du directeur. C'est ainsi que je connus celle qui est devenue ma compagne fidèle pour les bons et mauvais jours, celle qui m'a donné ce qu'il y a de plus beau : deux fils qui sont de braves petits.

L'aménagement terminé, je me présentai à mon directeur, M. Laurens qui était aussi secrétaire de mairie et qui connaissait parfaitement l'esprit du

village où il n'avait que des amis ; il rendit mes premières démarches et mon adaptation très faciles par ses conseils judicieux.

La maire, ancien sous-officier, fier de son écharpe municipale, était froid, distant, vrai type du petit tyranneau électoral ; nos rapports furent rares.

Je pris pension dans un des trois cafés du village, "Au rendez-vous des chasseurs" dont le propriétaire, Giralt, était le meilleur consommateur et un bon chasseur. Grâce à lui et à sa femme Elisa, grâce au voisinage de l'étang de Saint-Nazaire où pullulaient canards et macreuses, je fus soigné comme un enfant de la maison. Ce vieux ménage sans descendance me gâtait et je me rappelle encore certaines bécasses faisandées qui étaient un régal pour des gourmets, à plus forte raison pour le profane que j'étais.

Canet, en ce temps-là, possédait les meilleurs fusils de la région ; mon directeur, Giralt, le maire, MM Lafont, Castany, Galiay, tantôt sur les garrigues du mas Pams, tantôt le long des marécages de l'étang, faisaient des battues fructueuses.

M.Laurens, le directeur, avait aussi l'autorisation

de chasser au domaine de l'Esparrou où les culs blancs (les lapins) foisonnaient.

Après les battues, ces messieurs se réunissaient au café Giralt et discutaient avec feu de leurs meilleurs coups de fusil et de leurs plus belles émotions de chasse.

Ma vie fut vite organisée ; levé de bon matin, j'allais prendre une tasse de café noir chez Giralt, je faisais une courte promenade sur la route de Perpignan d'où l'on découvre tout le panorama du Roussillon, de Salses à Collioure ; à huit heures, j'étais en classe. Le soir, après quatre heures, je faisais un peu de modelage et une bonne heure de violon ; et après un copieux dîner au café, je revenais dans mon petit logement où je lisais un bon moment.

Petit à petit, mes rapports avec M. Laurens devinrent cordiaux ; j'appréciais la haute droiture et le bon cœur de cet homme originaire de la Haute-Garonne, venu à vingt ans dans notre pays comme instituteur. Il était un peu froid, parlant peu mais avec tact et ayant horreur des médiocrités et des lieux communs.

Grâce à lui, des maisons amies : les Galiay, les Castany, m'ouvrirent leur porte avec une confiance cordiale ; un mois après, les familles de mes jeunes élèves me témoignaient, sans arrière-pensée, leur entière confiance.

Canet m'adoptait, les enfants m'obéissaient et je faisais peu à peu figure de "maître".

Chez les amis Galiay où j'allais parfois passer la soirée devant le fourneau rougeoyant de la petite cuisine, j'avais fait connaissance de Mlle Jeanne Laurens qui avait quitté pour cause de santé le collège de jeunes filles de Perpignan, deux ans auparavant. Peu à peu, je compris que j'éprouvais pour elle une forte tendresse et ne tardais pas à deviner que mon sentiment était partagé. M. Laurens ne se doutait encore de rien, aussi fut-il un peu surpris quand, le 7 Janvier, après avoir consulté mes parents, je lui demandai la main de sa fille. Mon père vint à Canet, le dimanche suivant,

faire la demande officielle.

Nous nous mariâmes le 18 Avril 1911, aux vacances de Pâques.

Je n'écrirai rien ici de l'époque heureuse des fiançailles, je ne décrirai pas notre joie à choisir quelques meubles et à aménager notre petit nid de jeune ménage. Ces bonheurs-là restent au fond du cœur et quand on a, comme moi, des cheveux gris, on aime beaucoup à y penser, mais on n'aime guère à les rendre publics. Ceux qui ont vraiment aimé me comprendront.

Mes enfants nous ont toujours vus unis, ils n'ont aucun besoin de connaître des détails sur cette union. Ils me comprendront eux aussi, quand ils seront mariés à leur tour, s'ils se marient selon leur cœur, ce que je leur souhaite.

Quelles années de bonheur de 1910 à 1914 !

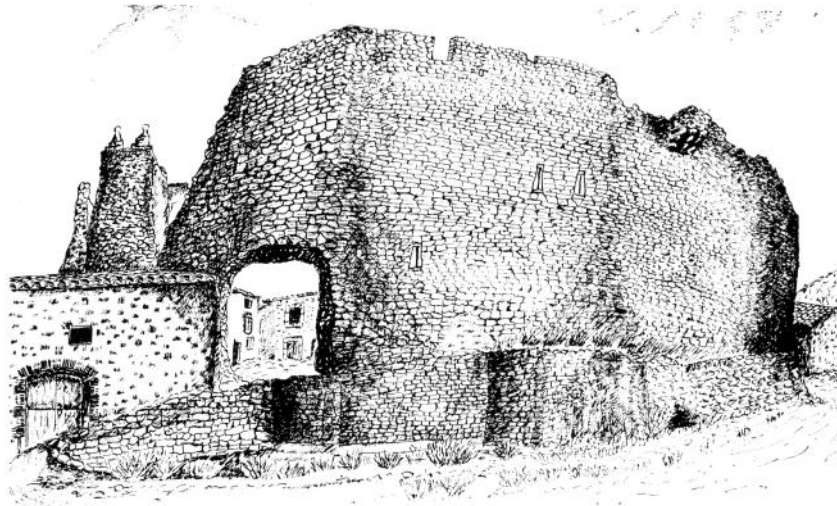
Je le sens bien, à présent qu'elles sont perdues dans les lointaines brumes du passé ! Combien nous étions heureux sans bien réaliser notre chance !

Je suis revenu plusieurs fois à Canet, depuis lors, soit chez

nos amis Sudria du mas Bellevue, soit chez nos amis Castany.

Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai revu notre balcon donnant sur la rue et où ne sont plus nos pots de géranium ; j'ai revu la petite cour de l'école d'où je faisais des signes affectueux à nos fenêtres pendant les récréations ; j'ai revu cette route de Sainte Marie où nous allions nous promener chaque soir et j'ai revu cet étang de Saint Nazaire où nous nous sommes parlé confidentiellement un jour de Décembre sur la petite barque de Joseph Conte pendant que Mme et M. Laurens préparaient chez le père Conte la bouillabaisse traditionnelle.

Les années ont passé, nos cheveux ont grisonné, des événements terribles ont bouleversé notre patrie, la France est meurtrie, des soldats allemands ont occupé Canet devenu centre de résistance contre un débarquement anglo-américain ; tout semble avoir changé, nos cœurs sont restés les



ENTREE ET MURAILLES DU CHATEAU